

SAUVAGE TUERIE

En 1921, l'archiviste général du Royaume, Joseph Cuvelier, relate dans un livre bien documenté l'un des nombreux massacres commis par les Allemands dès les premières heures de leur invasion de la Belgique⁽¹⁾. Des faits terrifiants commis le 5 août 1914 à Saint-Hadelin, un hameau faisant partie d'Olne, une entité au sein de laquelle 57 civils furent tués : «Après avoir hébergé et restauré divers officiers, l'instituteur, M. Warnier et sa famille, s'étaient couchés lorsqu'en pleine nuit un obus du fort de Fléron tombe sur le campement établi devant l'école. Les officiers se lèvent précipitamment. Ils sont à peine sortis de la maison qu'une nouvelle bombe éclate. Au milieu de hurlements de bêtes féroces, les soldats se ruent alors dans la demeure de l'instituteur, renversent

M^{me} Warnier et ses deux fils, brisent les portes du salon et de la salle à manger, arrosent les meubles de benzine, y mettent le feu, réduisent en miettes glaces, suspension, bibelots. Ils expulsent ensuite les deux jeunes filles et leur petite sœur de deux ans et demi (NDLR: Nelly, Berthe et Andrée Warnier); elles tombent à genoux devant les monstres en les suppliant de les épargner. Et pendant que les flammes jaillissent de toutes parts, on ligote les hommes et on pousse toute la famille, à coups de crosse et de baïonnette, en avant vers le haut du village. Le père, malade, ne peut avancer qu'appuyé sur sa vaillante femme qui porte en outre le bébé. Les coups de crosse pleuvent sur le corps du pauvre homme. A cent mètres de la maison, on sépare les deux époux, et sous les yeux de sa femme

A Saint-Hadelin, le bâtiment où vivait la famille Warnier est encore là. Et il est toujours fréquenté par des enfants, ceux de l'école communale d'Olne.



© Valérie Carlier

et de son plus jeune enfant, trois soldats abattent le malheureux instituteur, tandis que l'épouse, dans un mouvement de désespoir, se précipite sur le corps inerte de son mari pour le défendre ou

pour partager son sort; mais les brutes la poussent dans une haie où ils l'abandonnent. Le groupe composé des deux jeunes filles, de leurs frères et du garde-champêtre (NDLR: Pierre-Jean Naval, lire page 64) n'arrive pas aussi loin avant de tomber sous les balles des assassins qui les fusillent par derrière. L'aînée des deux sœurs (NDLR: Berthe Warnier), dont une balle n'a fait qu'effleurer le crâne, mais qui a eu le bras gauche cassé en plusieurs endroits, tombe inanimée au bord de la route. Lorsqu'elle reprend connaissance, elle sent peser sur elle le corps de sa sœur qui semble l'avoir protégée dans la mort; elle attend alors que les derniers soldats aient disparu pour se sauver dans une maison amie. Ce n'est que plus tard qu'elle apprendra toute l'étendue de son malheur, lorsqu'elle retrouva sa mère à laquelle un coup de crosse a fendu les lèvres et brisé cinq dents.»

Cent ans plus tard, à Liège, une dame âgée de 82 ans nous ouvre sa porte et ses archives. M^{me} Boulanger se prénomme Nelly, comme sa tante tuée par les Allemands en août 1914. Elle est la fille d'Andrée Warnier, la petite fille de 2 ans évoquée dans le récit de l'archiviste.

Elle raconte: «Toute sa vie, ma marraine Berthe a gardé un morceau de balle allemande logé dans la tête! Les médecins estimaient que c'était trop dangereux de la lui retirer. C'était une grande femme très énergique. Elle a bien mené sa carrière d'institutrice, puis de directrice d'école à Beyne-Heusay. Mais la blessure était là. Dans le non-dit, car elle ne parlait jamais de ce qui était arrivé le 5 août 1914. Le sujet était trop difficile. Elle en a gardé le besoin de tout le temps partir, de s'évader, de ne pas se sentir prisonnière. Ma grand-mère était véritablement traumatisée par ces horreurs. Elle ne s'en est jamais remise. Elle était littéralement éteinte. Comment aurait-il pu en être autrement: en quelques heures et dans des circonstances horribles, elle a perdu trois de ses enfants et son mari. Je ne me souviens pas de l'avoir vu rire. Elle semblait absente, comme emprisonnée par ses souvenirs. Le temps s'était arrêté en août 1914. Grand-mère vécut ainsi jusqu'en 1945. Ce qui lui a donné le temps de voir revenir les Allemands. En 1940, j'étais une petite fille. On est tous partis très vite, avec Berthe et son mari, ma grand-mère et mes parents, pour nous réfugier dans



Nelly Boulanger, 82 ans, a retrouvé récemment le témoignage manuscrit de sa marraine Berthe, survivante des massacres commis à Saint-Hadelin (Olne).

le sud de la France. La peur était très forte de voir se reproduire les atrocités commises en 1914. Berthe, quant à elle, a vécu jusqu'à près de 90 ans. Il y a quelques jours, en fouillant dans des vieux papiers, j'ai découvert un témoignage écrit de sa main. Ce qu'elle ne

m'avait jamais dit, elle l'avait écrit» (lire pages 62 et 63). ■

⁽¹⁾ Joseph Cuvelier, «La Belgique et la guerre – Tome 2: L'invasion allemande», Henri Bertels Editeur, Bruxelles, 1921, pp. 104-105.



La famille Warnier avant la guerre. Edgard, Berthe, Pélagie, la maman, Victor, le papa, instituteur à l'école de Saint-Hadelin, et le jeune Victor. Il manque la petite Andrée, la dernière-née qui, bien plus tard, sera la maman de notre témoin, M^{me} Nelly Boulanger, ainsi prénommée en hommage à sa tante tuée par les Allemands.

« VOICI LEUR ŒUVRE »

Retrouvé récemment par sa filleule (lire pages 60 et 61), un manuscrit rédigé par Berthe Warnier témoigne de certaines des atrocités commises par les Allemands à Olne dans la soirée du 5 août 1914. Avec sa calligraphie parfaite d'institutrice, elle écrit⁽¹⁾ :

« Nous étions sept, heureux, pleins de force, de courage et de foi dans l'avenir. Hélas, nous ne restons que trois malheureux sans soutien, sans appui, sans un toit pour nous abriter (...) Nous habitons la maison d'école de Saint-Hadelin, commune d'Olne, à une lieue du fort de Fléron; le père instituteur en chef; la mère; deux jeunes filles institutrices; deux jeunes gens, l'un de 18 ans et demi, commis agrégé à l'enregistrement, l'autre de 15 ans et demi, élève instituteur à l'école normale de Verviers; enfin une enfant de 2 ans et demi. Le bâtiment, construction moderne, est seul face à la route et une belle place plantée de tilleuls. La guerre est déclarée. Nous n'avons à craindre, pensons-nous, que les obus du fort, qui pourraient atteindre la maison; c'est pourquoi nous faisons dans la cave une installation toute sommaire pour nous y retirer à la première alerte avec nos voisins: le garde-champêtre, sa femme et leur fils de 6 ans (NDLR: Il s'agit de la famille Naval, lire le témoignage du petit-fils du garde-champêtre, que nous avons retrouvé à Beyne-Heusay, en page 64). Nous croyons que la guerre est une lutte chevaleresque entre soldats et non un massacre d'innocents. »

» Le mardi 4 août, dans l'après-midi, arrivent de Rafhay huit uhlans (NDLR: cavaliers allemands); nous sommes tous devant la maison, ils avancent très poliment vers mon père et lui demandent une carte détaillée du pays. « Pourquoi avoir peur, dit l'officier, nous sommes vos amis, nous venons pour défendre votre pays, vous aurez beaucoup d'argent pour une petite carte? Mon père, indigné, dit qu'il ne possède que des cartes de Belgique insuffisamment détaillées. Ils continuent leur chemin vers Ayeneux.

» Le mercredi 5 août, les obus du fort sifflent par-dessus la maison. Nous nous tenons dans la cave. A chaque accalmie, nous allons au grenier (...) Vers 10 heures, nous voyons passer dans la cam-

pagne, entre Olne et Forêt, des régiments d'infanterie allemande et peu de temps après deux fermes de Forêt brûlent. Là-bas, ils ont déjà fusillé l'instituteur, le vétérinaire, plusieurs jeunes gens de la localité. Nous qui l'ignorons, nous restons chez nous, croyant que l'incendie est causé par les obus. Peu de temps après, les voilà qui passent chez nous. Ils sont plus de 1000 du 20^e et du 35^e régiments. Ils s'arrêtent pour camper dans le village et en grande partie sur la place devant la maison.

» Ils sonnent, mais nous empêchons Père de monter auprès d'eux, car il s'est tant affecté de cette subite invasion qu'il se trouve malade depuis le matin. Mère et mes deux frères vont ouvrir et les soldats leur demandent poliment de l'eau pour leurs chevaux. Tous alors, nous montons et leur donnons de l'eau. Nelly fait du café pour en emplir leurs gourdes, Victor qui connaît l'allemand s'installe sur le seuil avec un lieutenant et quelques hommes et cause toute l'après-midi bien amicalement avec eux. Edgard parcourt le village avec d'autres pour leur procurer des moutons, qu'ils achètent. D'autres commencent déjà leur œuvre de destruction. Devant nous, ils découpent les bancs de l'école pour les brûler dans leurs cuisines; mais personne ne dit rien.

» Edgard est parti depuis près d'une demi-heure avec quelques soldats pour chercher des moutons. Mère s'inquiète et envoie Victor à sa recherche, mais on lui interdit de passer. Mère s'adresse à un major et lui fait part de la chose: « Mais, Madame, vous êtes folle, comment pouvez-vous vous inquiéter pour cela. Il va revenir votre fils, nous ne sommes pas des barbares. Je vais moi-même vous le chercher, votre fils, tranquillisez-vous. » Et en effet, quelques minutes après, il nous ramène en riant notre petit, qui s'est très bien amusé avec eux.

» La nuit tombe. Un officier nous dit: « Rentrez chez vous, allez-vous coucher, fermez votre porte, on ne vous dérangera plus. » Confiant dans sa parole, nous fermons la porte et soupçons. Un orage éclate... Un nouveau coup de sonnette, Mère ouvre. Ce sont les six officiers qui demandent à s'abriter de la pluie chez nous. Ils se couchent dans le vestibule et s'endorment. Vers 9 heures et demi,



Un témoignage manuscrit qui reconstitue des moments d'horreur.

nous allons nous coucher. Mère, Père et le garde-champêtre restent seuls debout, car la porte est ouverte et les six officiers dorment toujours.

» Vers 10 heures et demie, nous sommes réveillés en sursaut par un bruit épouvantable. C'est, croyons-nous, un obus du fort qui tombe sur l'ennemi devant la maison. Les officiers sont perdus, se lèvent, sortent et permettent de fermer la porte. Je cours enlever ma pauvre petite sœur de son berceau et nous descendons tous à la cave.

» A peine y sommes-nous qu'un nouvel obus tombe. Alors commence le spectacle le plus terrible que l'on puisse imaginer. Au milieu de hurlements de bêtes furieuses, ils enfoncent la porte à coups de crosses, se ruent dans la maison, renversent ma mère et mes frères qui sont dans le vestibule, brisent les portes du salon et de la salle à manger, arrosent les meubles de benzine, les allument, mettent en pièces glaces, piano, suspensions, bibelots (...) S'éclairant avec des objets en bois qu'ils ont plongés dans le benzine et allumés, ils arrivent à la cave, et, leur torche improvisée d'une main, leur baïonnette de l'autre, ils nous font sortir l'un après l'autre.

» Tout brûle déjà... Leurs faces hideuses, leurs cris de fauves, les baïonnettes qui reluisent autour de nous, notre maison en flammes forment un tableau inoubliable.

» Ils nous jettent sur la route. Ces monstres nous entourent de toutes parts. Ils lient les mains à mes pauvres frères, qui donnent leurs derniers baisers à leurs parents en disant: « Adieu Père, Adieu petite Mère: "Soyez courageux, mes enfants, nous sommes prisonniers, nous nous reverrons, soyez soumis, ne dites rien," dit ma pauvre mère en prenant la petite Andrée.

» Alors commence notre calvaire.

On nous fait tous avancer à coups de crosses, dans le dos, dans la nuque. Mon pauvre père est à bout de forces. Mère le traîne en avant tout en portant toujours le pauvre bébé en robe de nuit sans bas ni souliers. Nous nous trouvons séparés d'eux par les canons, les chevaux qui montent au grand galop, nous marchons l'un contre l'autre pour parer les coups le plus possible. Mais cela ne leur suffit plus.

» Nous entendons les balles siffler autour de nos têtes et nous nous écroulons sur la route. Ils ont atteint mortellement Nelly, Victor et le garde-champêtre; moi, je m'évanouis, une balle m'a frappée à la tête et j'ai le bras cassé à deux endroits à coups de crosses. J'ignore après combien de temps je me suis ranimée, mais c'est un tableau terrible que j'aperçois; je suis couchée la face contre terre dans le fossé quelques vingt mètres

plus haut que l'école, je baigne dans l'eau et le sang, je sens sur moi un autre corps inanimé, c'est celui de ma pauvre sœur Nelly! Toutes les maisons voisines sont en flammes. J'entends des râles de mourants au milieu des cris horribles de ces fauves, qui nous donnent des coups de pied au passage. Je fais la morte jusque vers 3 heures du matin, heure où leur terrible cortège me paraît passé.

» Je me tire à grand-peine de dessous les malheureuses victimes et constate que tout espoir est perdu. Tremblante comme une criminelle, je leur fais mon dernier adieu et, au milieu d'atroces souffrances, je rampe le long des haies vers une maison amie qui a été épargnée. Je me crois seule au monde. Mais il en reste d'autres pour souffrir.

» Nous avons donc perdu de vue nos parents, notre frère Edgard et notre



Andrée, Pélagie et Berthe Warnier, les trois survivantes de la tragédie de Saint-Hadelin.

petite sœur. Comment Edgard a-t-il été assassiné? Nous ne le saurons jamais. On l'a retrouvé le lendemain plus bas que l'école, une balle dans la tête, les poings liés avec une telle force que de gros bourrelets noirs s'y étaient formés. Pauvre martyr, comme il a dû souffrir! Père et Mère, restés en arrière étaient passés sans les voir à côté de leurs enfants râlant au bord du chemin. Par bonheur, mon pauvre père est mort sans connaître leur sort affreux. Eux aussi ont été roués de coups de crosses. Arrivés à une ruelle, à quelque 100 mètres de la maison, on les y fait entrer, on place Père devant Mère et par trois fois on fait feu sur le malheureux, qui tombe foudroyé. Mère se place également là avec l'enfant mais on la lance dans la haie.

» Affolée, elle se réfugie à la ferme Grosjean, où tous sont cachés à la cave. A peine y est-elle arrivée qu'on vient là aussi piller et brûler tout. Les autres se sont enfuis par les prairies derrière la maison, mais ma pauvre maman n'en peut plus; elle reste là, les attendant. Les brutes se ruent sur elle, elle tombe les lèvres fendues, plusieurs dents cassées. Elle est faite prisonnière et conduite dans une petite maison où se trouvent déjà beaucoup de malheureux. Quelques minutes après, on les fait sortir. On laisse les femmes libres et on conduit les hommes trois à trois. Ils ont été fusillés, le matin, au lieu-dit "Vieux Sart" au hameau de Riesonsart (lire aussi les pages 64 et 65).

» Ma pauvre maman erre ainsi jusqu'au jour, puis se dirige vers le village, retrouvant sur le chemin les corps de nombreux voisins et de trois de ses enfants. "Qu'est devenue l'autre", se dit-elle, "où est-elle allée?"... Elle reste ainsi plus morte que vive avec ma petite sœur jusqu'à 8 heures du matin, heure où avertie par un habitant du village, je vais la retrouver pour unir notre douleur. Voilà leur œuvre: dans notre petit village, ils ont massacré 57 civils et incendié 40 maisons. (...) » ■

⁽¹⁾ Des passages de ce témoignage ont été utilisés par Joseph Cuvelier dans « La Belgique et la guerre - Tome 2: L'invasion allemande », Henri Bertels Editeur, Bruxelles, 1921, pp. 104-105. Et dans un livre paru en 1918 sous le titre « 1914-1918: La Belgique martyre. Les atrocités allemandes dans les environs de Verviers », Ch. Vinche, Verviers. Une réédition récente de cet ouvrage a été faite par les Editions Vieux Temps, sous le même titre.

« LES DEUX GRANDS-PÈRES QUE JE N'AI JAMAIS CONNUS »

« **A**mes deux grands-pères. Je ne vous ai pas connus parce que mes parents trop tôt vous ont perdus. Vous viviez paisiblement au milieu de tant de bonnes gens. Pourtant il a fallu qu'en cet été maudit, le grand malheur vous ait choisis. Ceux-là qui étaient vêtus de gris, de votre vie ne connaissaient pas le prix. Ce n'étaient pas des hommes, aux plaintes ils restaient sourds. Votre passage sur notre terre a été bien court. Ils vous ont arrêtés, ils vous ont emmenés, ils vous ont menacés, ils vous ont maltraités. Et sous les balles de ces barbares sans foi ni loi, vous êtes tombés sans savoir pourquoi. » Avec la diction parfaite de l'instituteur qu'il fut, Jean Naval, 82 ans, nous

lit l'un des douze poèmes qu'il a écrit pour entretenir le souvenir de la tragédie qui causa la perte de ses deux grands-pères, Pierre-Jean Naval et Jean Naval, lesquels malgré leur noms semblables appartenaient alors à des familles différentes. Qui dit grand-père pense homme d'âge mûr, mais c'est ici de jeunes personnes qu'il s'agissait : Jean n'avait que 28 ans et Pierre-Jean, que 36 ans. « Ce dernier était le garde-champêtre de Saint-Hadelin (Olné) », nous explique notre témoin. « Sans aucune raison, il a été assassiné d'une balle à bout portant devant son fils, âgé de 6 ans, qui suppliait les Allemands de ne pas commettre

Jean Naval montre les deux photos de ses deux grands-pères assassinés par les soldats allemands.

ce crime : « Ne tuez pas mon papa, il fait de si bonnes tartines » ! Ce petit garçon, c'était mon père. Il a été traumatisé par ces atrocités allemandes. Alors, sa vie durant, il en a entretenu le souvenir et j'ai ensuite poursuivi ce devoir de mémoire. Cent ans plus tard, dans notre famille, on n'en veut évidemment pas à tous les Allemands : nos contemporains ne sont pas responsables des crimes commis par leurs ancêtres. Par contre, on n'a pas pardonné aux auteurs, lesquels n'ont jamais été jugés et encore moins condamnés, lesquels ne se sont jamais manifestés dans notre village après la guerre pour implorer un pardon ou témoigner de remords. »

Pierre-Jean et Jean Naval, les deux grands-pères de... Jean Naval, l'instituteur retraité qui nous parle, font partie des 57 victimes des atrocités commises par les Allemands, les 5 et 6 août 1914, à Olné et dans les hameaux environnants (Saint-Hadelin, Les Heids, Ries-



Madeleine, l'épouse de Jean Naval, explique aux élèves de l'école communale d'Olné ce qui s'est passé au « Vieux-Sart » il y a cent ans.

sonsart...). A un endroit, un vieillard qui regarde passer les Allemands est abattu. Ailleurs, des habitants réfugiés dans la cave de leur maison sont sortis un à un pour être exécutés... Il serait vain de décrire tous ces crimes. Frustrés par les pertes infligées à leurs troupes par l'artillerie du fort de Fléron, les Allemands se vengent par des assassinats de civils. Partout des innocents sont arrêtés et brutalisés, des maisons sont pillées et incendiées. Vingt-cinq otages sont pris

et emmenés jusqu'au lieu-dit du « Vieux Sart », endroit où, cent ans plus tard, nous nous rendons en compagnie de Madeleine Naval, l'épouse de Jean. Sur place, nous attendent des élèves de la classe de cinquième et sixième primaire de l'école communale d'Olné. Fort opportunément, leur instituteur les a intéressés à ce qui s'est passé dans le village en 1914. Et nous voyons s'assombrir les yeux innocents et pleins d'insouciance de ces enfants lorsque M^{me} Naval leur raconte ce qui est

arrivé dans ce lieu si paisible : « Un premier otage a été exécuté dans une prairie toute proche. Les autres ont été rassemblés ici, au Vieux-Sart. Les Allemands ont mis en place une mitrailleuse.

Et puis, par groupes de quatre, ils ont été placés devant le trou dans lequel leur corps allait tomber après avoir été criblé de balles. Un seul de ces otages a survécu et c'est comme cela que l'on sait ce qui s'est passé ici. Ce miraculé s'appelait Hubert Hautvast. Il s'est laissé tomber et a fait le mort... On peut dire de cet homme qu'il a eu de la chance mais il faut savoir que dans le nombre des victimes innocentes exécutées au Vieux-Sart se trouvaient quatre de ses frères. » Une question est sur les lèvres de tous les enfants qui écoutent M^{me} Naval : « Pourquoi ? » Ce mot est aussi le titre d'une petite brochure naguère rédigée par Jean Naval sur ces crimes... ■

Le lieu-dit du « Vieux-Sart ». C'est ici que les mitrailleuses allemandes ont été placées devant les otages belges.

© Valérie Carlier



© Valérie Carlier